

entretien Zahi Haddad

Les temps changent, Bob Dylan le chantait, il avait raison. Ainsi Genève a évolué depuis l'établissement de la Société des Nations, devenant de plus en plus cosmopolite ensuite au fil des créations d'autres institutions internationales. Un exemple parmi d'autres le démontre : l'évolution des patronymes des responsables politiques. En 1920 le Conseil d'Etat genevois – évidemment masculin – comprenait Jules Mussard, Jacques Ruty, Henri Boveyron, Jacques Gavard, John Gignoux, Victore Dusseiller et Albert Perrenoud.

Un conseil très terroir, incluant tout de même un prénom anglo-saxon, mais c'était encore très en vogue au début du siècle passé. Si l'on considère les représentant(e)s politiques genevois élu(e)s du moment, il sera aisé de constater des différences...

Mais connaît-on vraiment ces genevois et genevoises qui font de cette ville un haut lieu de cosmopolitisme et d'échanges culturels ? Zahi Haddad s'est proposé d'apporter des témoignages recueillis dans un large éventail de nationalités présentes dans cette cité « élue » par le président Wilson : une découverte enrichissante au sujet de la diversité genevoise.

Vous êtes arrivé du Liban à Genève très jeune : vos premières impressions, vos premiers souvenirs ?

Je suis arrivé à Genève à l'âge de trois ans, mon père ayant été transféré pour diriger le bureau Suisse-Autriche d'une compagnie d'aviation. Je n'ai pas de souvenir précis de cette période. Les années qui ont suivi étaient fantastiques et m'ont notamment permis de grandir dans un univers très multiculturel.

Avez-vous eu très vite le sentiment que vous résideriez à Genève à l'âge adulte ? Je ne me suis jamais posé cette question, Genève étant ma maison. Seulement, lorsque je m'en éloignais – j'ai vécu plusieurs années au Liban et aux Etats-Unis pour travailler et me former – je voulais y revenir. Jusqu'à présent, je n'ai jamais pensé partir de Genève.

Quel a été votre parcours en tant qu'étudiant ? avez-vous l'impression que Genève offrait assez de choix et de qualité d'enseignement ?

Mon cursus s'est articulé entre les sciences politiques, qui en étaient aux balbutiements, et les études européennes, le tout à Genève pour une licence et un diplôme. Avant de décrocher mon

premier emploi au Liban. Mais je savais qu'il me manquait quelque chose. Alors, je suis parti à New York, à Columbia University, pensant vivre en quelque sorte mon rêve américain, entrevu dans les films d'ado des années 1980. Le système là-bas est très transversal, ce qui m'a bien convenu car il entretient la curiosité, la réflexion, le partage du savoir et de l'information. Mon souhait pour l'éducation, c'est de parler plus des êtres humains que nous sommes et de nos aspirations. De philosophie.

N'est-il pas plus facile à Genève de s'intégrer dans les milieux cosmopolites que de rencontrer des Genevois "de souche" ?

Cela dépend du siècle auquel vous remontez la souche ! D'ailleurs, pour ma part, j'ai grandi et vécu dans des environnements très francophones avec des personnes établies à Genève, depuis au moins une génération. Depuis quelques années, et aussi via mes occupations professionnelles, j'entends beaucoup plus de langues dans les rues, dans le tram, dans ma sphère privée. Et c'est cela qui est à l'origine de mon livre, cette envie de faire un portrait original de Genève dans toute sa réalité. Sa richesse. Je crois que l'on peut « s'intégrer » dans n'importe quel milieu pour autant que l'on s'ouvre à d'autres langues et d'autres mentalités.

Vous avez gardé des liens avec le Liban en collaborant notamment avec le quotidien de référence L'Orient Le Jour, garder un lien avec le pays d'origine est peut-être un point commun pour toutes les personnes venues d'ailleurs (*), ainsi vous avez écrit un roman (Au bonheur de Yaya) qui se déroule au Liban...

C'est vrai que je suis très attaché au Liban, comme s'il était mon père et ma mère. Ma famille. Travailler à L'Orient-Le Jour m'a beaucoup appris, professionnellement et humainement. Faire des correspondances par la suite

depuis la Suisse m'a effectivement permis de garder le lien avec mes amis qui me lisaient. Avec la rédaction de *Au bonheur de Yaya*, je voulais comprendre mes origines, dénouer des nœuds. Me cerner en tant qu'individu.

Parmi les personnes rencontrées pour préparer votre livre, est-ce que tout le monde s'exprimait en français ou l'anglais était-il parfois nécessaire ?

Le français a été la langue principale. Certains ont tout de même préféré s'exprimer en anglais pour être au plus près de leurs pensées.

De nombreuses personnes interrogées sont actives sur le plan social, humanitaire : une spécificité genevoise ? l'esprit de Dunant ? Probablement un peu d'esprit d'Henry Dunant, qui fut lui-même un pionnier issu de la société civile. Au fil de mes rencontres, j'ai ressenti énormément d'altruisme, de bienveillance, d'alignement avec soi-même. C'est très réconfortant.

Dans votre ouvrage, si l'on considère les genres musicaux des personnes choisies, on note un partage entre "musique classique" et "musiques colorées" : est-ce un choix personnel ... ou un constat logique ?

J'ai navigué entre le hasard et un déterminisme fait de mes propres goûts artistiques, moi qui écoute autant les grands classiques, que le rock, la *new wave* ou ce que l'on appelle, bien trop sommairement, la *world*.

Et si vous deviez donner un conseil à une personne arrivant à Genève et désireuse de s'intégrer : quel serait-il ?

Se donner du temps ; être à l'écoute.

Propos recueillis par Frank Fredenrich

Zahi Haddad, *126 battements de cœur pour la Genève internationale*, Ed Slatkine